

L' ECHO DES RIZIERES



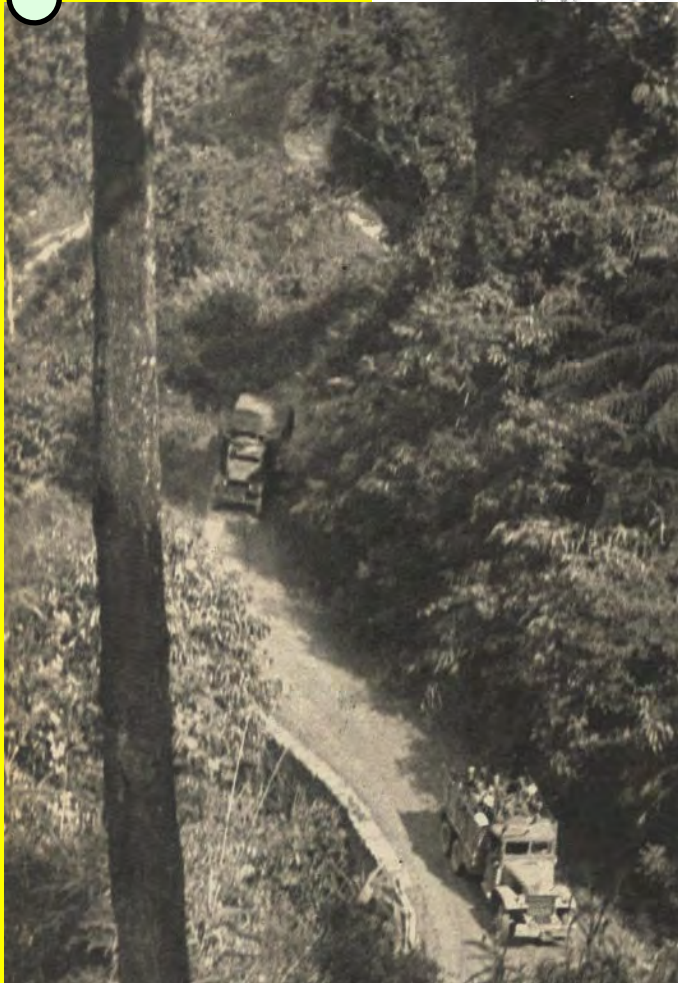
Association Nouvelle des Anciens et Amis
de l'Indochine de la région lyonnaise

Affiliée à la F.A.R.A.C.

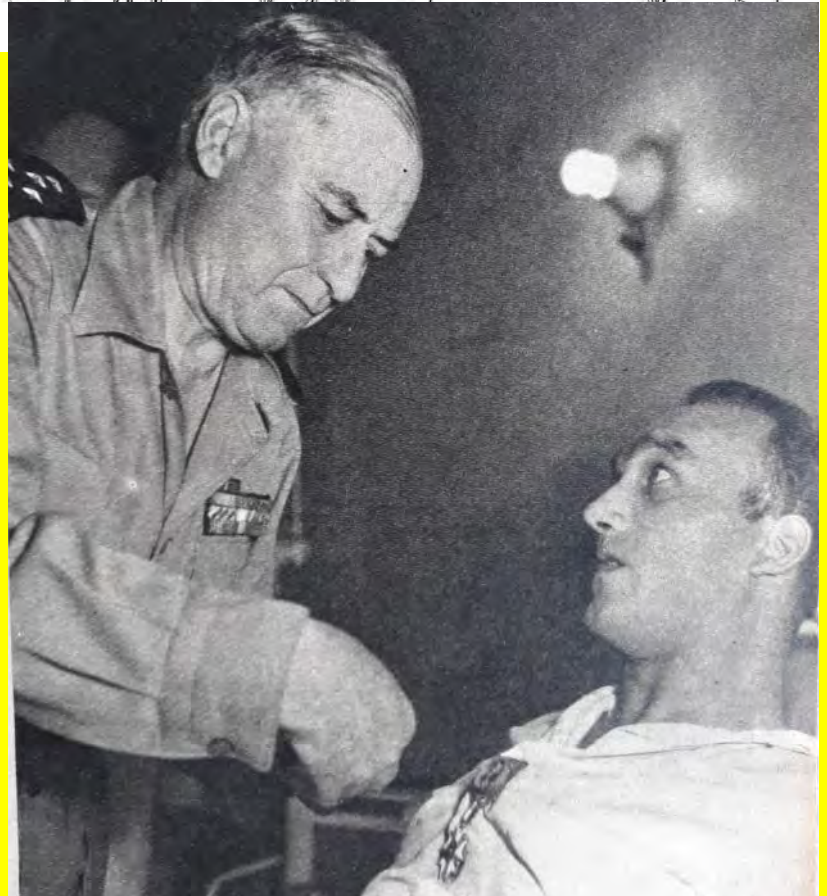
*Fédération d'associations d'anciens combattants,
d'amicales régimentaires et d'associations
à caractère patriotique de Lyon et sa région*

Numéro hors série n°2 - mai 2024 - 43^{ème} année

**Les combats
de la R.C.4
octobre 1950**



La R.C. 4 entre Cao-Bang et Dong-Khé,
surnommée la « route de la mort »



Le général Juin, envoyé extraordinaire sur le
front d'Indochine, remet la Croix d'Officier de la
Légion d'Honneur à un officier français
rescapé de Cao Bang, sur son lit d'hôpital.

Sommaire du numéro hors série n°2 - mai 2024 - Les combats de la R.C.4

page 2	Sommaire et présentation	page 20	Cao Bang en 1950, sur la R.C.4 Amédée THEVENET
page 3	Combats de la R.C.4, octobre 1950 Professeur Etienne TISSOT	page 22	Combats de la R.C.4 Médecins des bataillons de la R.C4
page 6	Autobiographie du colonel BONFILS	page 25	La tragédie de Cao Bang Paris Match n°83, 21 octobre 1950
page 11	Réflexions du colonel Jack BONFILS sur l'adoption de l'itinéraire de la RC4	page 29	Ils étaient à Cao Bang Paris Match n°84, 28 octobre 1950
page 14	Les prisonniers de guerre du viet-minh	page 31	La tragédie indochinoise Paris Match n°85, 4 novembre 1950
page 16	Retour sur l'affaire Boudarel et monu- ment aux morts érigé par Rolf RODEL	page 32	Etapas de la colonisation de l'Indo- chine française

PRESENTATION

Ce 2ème numéro « hors série », de 32 pages, est consacré aux combats de la R.C.4, en septembre et octobre 1950, à leurs acteurs, aux prisonniers des camps viets-minh et leurs rescapés.

Tout d'abord un article de présentation par un éminent spécialiste, adhérent de longue date à l'ANAI, le Professeur Etienne TISSOT (Médecin Chef des Services Hors classe) consacré aux « combats de la R.C.4, en septembre et octobre 1950 » et résumant la brillante conférence qu'il avait présentée le 30 mars 2023, lors de l'assemblée générale de l'ANAI.

Grâce aux archives conservées jusque-là par André GERAUD, notre Président d'Honneur, ce numéro rassemble :

- une autobiographie de feu Jack BONFILS, co-fondateur de l'ANAI et l'ANAPI, lieutenant à la légion étrangère à Cao Bang en 1950, au 3^{ème} Bataillon du 3^{ème} R.E.I., blessé puis prisonnier du vietminh pendant 23 mois dans des conditions inhumaines au camp n°1, de sinistre mémoire,
- suivie de ses réflexions personnelles sur l'adoption de l'itinéraire de la R.C.4 pour l'évacuation de Cao Bang,
- puis les souvenirs de feu notre adhérent Amédée THEVENET, sergent au 8^{ème} Bataillon de marche du régiment de tirailleurs marocains, blessé et capturé lors des opérations de repli des troupes du Corps Expéditionnaire français isolées à Cao Bang,
- ainsi que d'anciens articles publiés dans l'Echo des Rizières,
- et, enfin, des extraits de PARIS-MATCH datant d'octobre et novembre 1950, rédigés par les envoyés spéciaux présents à Cao Bang (exceptionnellement autorisés à porter un fusil du fait du danger) et qui ont survolé la route sur laquelle, quelques jours plus tard, les troupes de l'Union française devaient subir le coup le plus terrible de toute la guerre d'Indochine. « Chapeau ! » les journalistes d'alors Créé en 1949, il y a 75 ans, Paris Match illustre bien sa devise « le poids des mots, le choc des photos ! »

Et il convient aussi de remercier et féliciter particulièrement François ANXIONNAZ qui a largement participé à la réalisation de ce nouveau numéro hors série. Il a assuré la totale transcription des textes des anciens numéros, tant de l'Echo des Rizières que des Paris-Match, ainsi que la reproduction de toutes les photos... bravo l'artiste !

A tous, nous souhaitons une bonne lecture de ce travail de mémoire.

Le Président de l'ANAI, Philippe NEYRET

COMBATS de la R.C.4 (route coloniale 4) 1950

Professeur Etienne TISSOT,
Médecin chef des services Hors classe (H)

La bataille de la R.C.4, en septembre et octobre 1950 opposa l'armée française au Viet Minh, à proximité de la frontière chinoise et se termina par la défaite des troupes françaises.

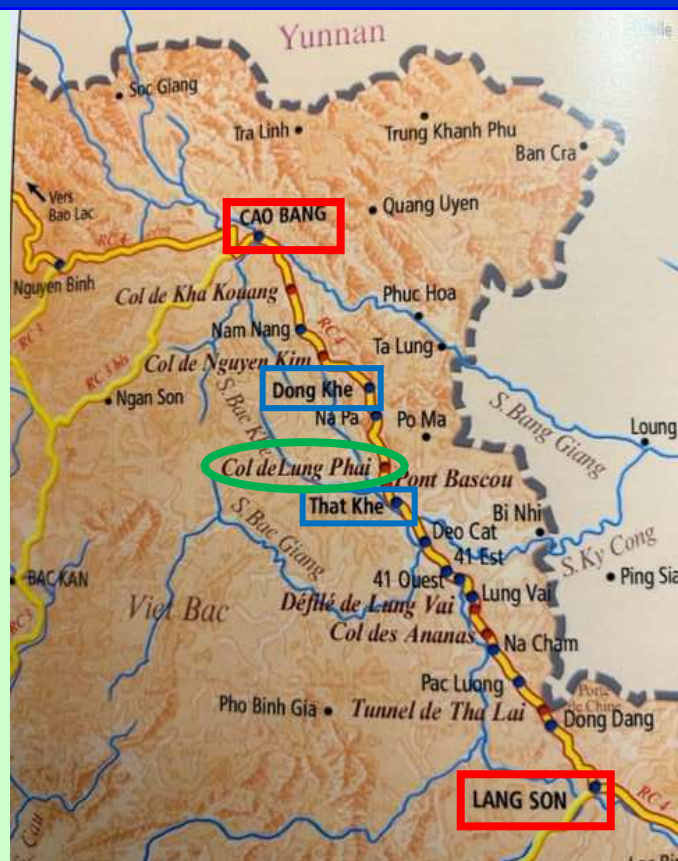
A la fin de la seconde guerre mondiale, après la capitulation japonaise, l'armée française avait repris petit à petit le contrôle du territoire indochinois.

La R.C.4, longue d'environ 200 kms, avait une grande importance stratégique reliant entre elles les places fortes notamment Cao Bang et Lang Son et permettant la liaison avec Hanoï (voir cartes).



La RC4, vers le col de Lung Phaï.

Il s'agissait d'une route rudimentaire, à flanc de colline, coupée par des ruisseaux, entourée d'une végétation dense donc propice à de nombreuses embuscades.



Fin 1949, la prise du pouvoir par les communistes en Chine fit basculer la situation, permettant l'équipement, l'entraînement du Viet Minh qui s'organisa en grandes unités avec des moyens de feux importants.

Au cœur des combats de la RC4, les Viets ont pu compter sur une trentaine de bataillons dont cinq d'artillerie.

Le commandement français, après de nombreuses hésitations, décida le repli.

La garnison de Cao Bang, commandée par le Lieutenant-Colonel CHARTON, légionnaire, composée du 3^{ème} bataillon du 3^{ème} R.E.I. (Régiment étranger d'infanterie) du 3^{ème} Tabor et d'un bataillon de partisans devait quitter la place par la R.C.4 et être recueillie par une colonne venue de Lang Son, commandée par le Lieutenant-Colonel LEPAGE, artiller, composée du Bataillon de marche du 8^{ème} RTM (Régiment de tirailleurs marocains) des 1^{er} et 11^{ème} Tabor et du 1^{er} B.E.P. (Bataillon étranger de parachutistes).



rendait la progression difficile.

Pendant ce temps-là, les éléments de Bayard se heurtaient à des forces Viets nombreuses et bien équipées ; ils occupèrent après de durs combats la côte 765, le point le plus élevé, situé au sud-ouest de Dong Khé.

Le 1^{er} B.E.P. qui transportait de très nombreux blessés, le B.M. du 8^{ème} R.T.M., le 11^{ème} Tabor descendirent le long des falaises calcaires vertigineuses de Coc Xa pour se retrouver dans la vallée de Quang Liet.



Lt. Colonel LEPAGE



Lt. Colonel CHARTON

Malheureusement, du 16 au 18 septembre 1950, les Viets s'emparèrent de Dong Khé au sud de Cao Bang et y restèrent, ce qui bloquait la R.C.4 ; toutes les tentatives de reprise échouèrent.

Les 17 et 18 septembre, le 1^{er} B.E.P. fut parachuté sur That Khé, un peu plus au sud et du 17 au 19 septembre, la colonne LEPAGE rejoignit That Khé.

Le groupement qui avait pris le nom de Bayard fut stoppé devant Dong Khé, le 1^{er} octobre après de durs combats.

L'évacuation de Cao Bang ne commença que le 3 octobre ; la colonne CHARTON progressait très lentement, ralentie par des convois de matériel et des civils qui fuyaient la garnison.

Rapidement, la colonne abandonna la R.C.4 et emprunta la piste de Quang Liet, parallèle à la R.C.4, située plus à l'ouest, mais très broussailleuse ce qui

Falaises calcaires de Coc Xa

Le dispositif LEPAGE fut entièrement encerclé par les Viets dès le 5 octobre ; la colonne CHARTON occupa le 6 octobre deux points hauts au-dessus de la vallée.

Le 7 octobre, une nouvelle force de recueil fut lancée depuis That Khé (indicatif Rose) avec des éléments du 2^{ème} bataillon du 3^{ème} R.E.I. des éléments du 11^{ème} Tabor et des partisans ; l'ensemble fut bientôt renforcé par le 3^{ème} Bataillon colonial de commandos parachutistes (3^{ème} B.C.C.P.) parachuté sur That Khé.

Les éléments des deux colonnes Charton et Lepage se mêlèrent dans la vallée. Une percée fut tentée pour s'échapper de la cuvette de Coc Xa.

Au prix de son anéantissement, le B.E.P. appuyé par le 1^{er} Tabor, réussit à ouvrir un passage ; les blessés très nombreux furent abandonnés avec les médecins. Les unités disloquées essayèrent de rejoindre les lignes de repli. LEPAGE et CHARTON furent faits prisonniers.

That Khé fut évacué le 10 octobre ; le 3^{ème} B.C.C.P. qui constituait l'arrière-garde fut quasiment anéanti. Les rescapés des combats, épuisés, se replièrent péniblement vers Lang Son qui fut évacué le 17 octobre ! Toute la R.C.4 était aux mains des viets !

Sur environ 6.000 combattants, on peut estimer les pertes à près de 5.000 (tués, blessés et 3.000 prisonniers dont 2.000 environ ne sont pas revenus des camps!)

Ces combats meurtriers se sont terminés par une défaite cuisante de l'armée française.

L'adoption du principe de l'évacuation de Cao Bang par la R.C.4 paraît plus que discutable surtout après la prise de Dong Khé par les Viets.

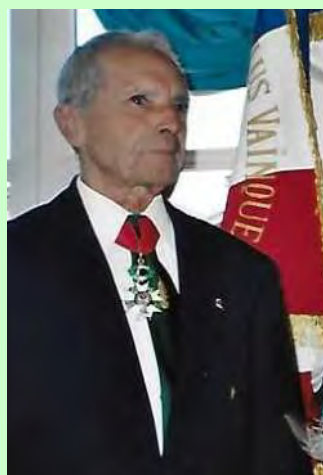
Le positionnement de la colonne Lepage dans la vallée de Coc Xa, dans l'attente de la colonne CHARTON était un piège face aux positions de feux sur les hauteurs occupées par les Viets.

Nous eûmes la chance d'effectuer un voyage mémoriel sur la RC4 en 2016, grâce à l'ANAI.



Nous fîmes un long arrêt dans la **Chapelle catholique de That Khé**, utilisée par le viet-minh comme infirmerie pour les soldats de l'union Française et réhabilitée par Vietnam Espérance ; c'est là qu'**Amédée THÉVENET**, alors sergent-chef au B.M. du 8^{ème} R.T.M., fait prisonnier et grièvement blessé, a été soigné par les Viets avant de partir en camp ; une plaque portant son nom y est apposée.

Nous lui avons envoyé une carte postale qu'il n'a jamais reçue car, à notre retour, nous avons appris son décès.



Jack BONFILS



Amédée THÉVENET

Nous avons aussi eu une pensée toute particulière pour **Jack BONFILS**, alors lieutenant au 3^{ème} R.E.I., fait prisonnier comme Amédée puis libéré en juillet 1952 (après 23 mois de captivité chez les viets !) et pour le **commandant Pierre SEGRETAINE**, oncle de notre ami Emmanuel SEGRETAINE, qui commandait le 1^{er} B.E.P., mort au combat près de Coc Xa.

Le service de santé a payé lui aussi un lourd tribut. La promotion 2003 de l'Ecole du Service de Santé de Lyon-Bron porte le nom : « **Les médecins de la R.C.4** » (voir écho des rizières n°150).

Parmi les médecins de bataillon, deux ont été tués lors des combats le 7 octobre, un est mort au camp n°1, cinq ont été faits prisonniers puis libérés ; un seul a pu rejoindre les lignes françaises.

Bibliographie pour en savoir plus.

D'innombrables livres ont été écrits sur la Guerre d'Indochine et en particulier sur les combats de la RC4. Nous nous sommes inspirés surtout des suivants :

- **LONGERET Georges, CARRENT Jacques, BONDROT Cyril :**

Les combats de la RC4 face au Vietminh et à la Chine, Cao Bang-Lang Son, 1947-1950, Indo Editions, Paris 2004.

- **SERGEANT Pierre :**

Je ne regrette rien, la poignante histoire des légionnaires parachutistes du 1^{er} REP, Fayard Edit, Paris 1972.

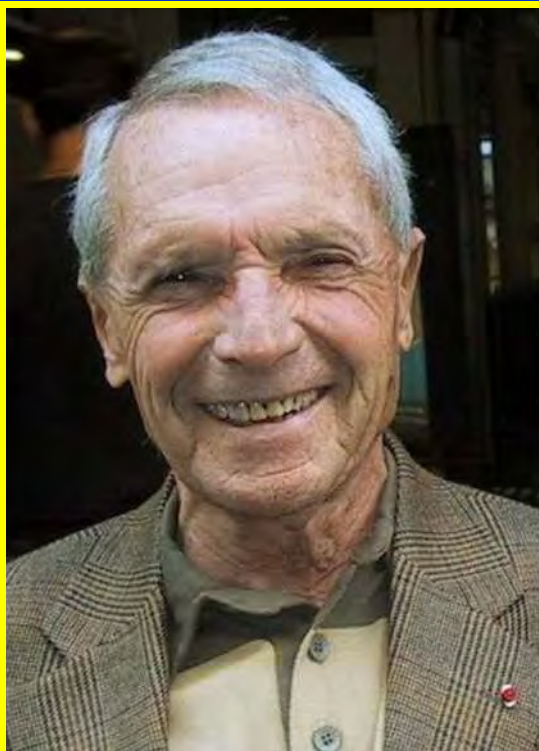
- **THEVENET Amédée :**

Mourir pour l'Indochine, carnets de guerre et de captivité 1945-1954, Auto-édition 2014.

(Voir pages 20 et 21)

Colonel Jack Bonfils (1921 - 2020)

Autobiographie



Dans les archives de l'ANAI conservées par le Président d'Honneur, André GERAUD, nous avons retrouvé ce texte autobiographique inédit, rédigé le 19 mai 2003 par le Colonel Jack BONFILS, Commandeur de la Légion d'Honneur, Co-fondateur de l'ANAI et de l'ANAPI.

I – Enfance

Prénommé Jacques, Henri, Germain, je suis né le 7 février 1921 à Saint-Maixent-l'Ecole où mon père était en stage comme Officier et j'y suis resté jusqu'à l'âge de 2 ans ; puis 1 an en Silésie et 2 ans à Coblenz (où devait naître mon 2^{ème} frère).

En 1924, mon père est désigné pour le Maroc. Ma mère n'y tenait pas. En 1926, mon père démissionne et à la mort de la mère de maman, nous héritons d'une grande maison bourgeoise à Buis-les-Baronnies (Drôme). Mes parents n'avaient aucune ressource, du fait que mon père n'avait que 12 ans de service avec le grade de Capitaine.

Ecole primaire : entrée en 1927, j'avais presque 7 ans quand je suis entré pour la 1^{ère} fois dans une école, mais pendant nos deux années à Coblenz (Allemagne) mes parents me confièrent à un jeune instituteur français, militaire occupant. Certificat d'étude, brevet élémentaire passé en 1939 au cours



complémentaire de Buis-les-Baronnies, dans un ancien couvent. J'ai poursuivi mes études jusqu'au brevet élémentaire obtenu en 1939 à Valence.

II - Départ en Indochine

Je m'étais engagé au 4^{ème} Régiment de Spahis Marocains à Marrakech, le 26/12/1940.

Aîné de 3 garçons, mes parents avaient ouvert une pension de famille et vivaient difficilement. La France venait de perdre la guerre de 39/40.

Un esprit de revanche était au plus profond de moi-même en 1940 et ce fut la seule raison.

J'entrais donc à l'école d'application de l'A.B.C. (l'Arme Blindée Cavalerie) fin 1940, à Marrakech, à cheval pendant 1 an ! Puis sur du matériel américain à partir du débarquement en AFN. Au total, j'ai passé 4 ans comme 1^{ère} Classe, Brigadier, Brigadier-Chef, Maréchal des Logis, puis nommé le 25/12/43 Tireur et Chef de Char US, Chasseur de char au 11^{ème} RCA dans le cadre de la 5^{ème} D.B. de la première Armée Française.

Débarquement sur la Côte d'Azur puis les Vosges. Le 26 novembre 1944, lors des combats dans les Vosges, je devais perdre le bras gauche. Je n'avais pas encore 24 ans !

Fin 1944, il me fut proposé d'entrer dans l'une des Ecole des Cadres, ouvertes partout en France afin de

préparer le concours d'entrée à la 1^{ère} Promotion de l'Ecole de Coëtquidan. Je devais réussir Major à l'Ecole des Cadres d'Entrevaux (80 km de Nice), rejoindre la 1^{ère} Promotion de Coëtquidan le 1^{er} juillet 1944 et sortir sous- Lieutenant.

A ma sortie, je devais passer par l'Ecole de l'ABC à Saumur, 16 mois, 1^{ère} affectation au 6^{ème} Régiment Chasseurs d'Afrique à Saint Wendel en Sarre allemande, puis commandant un escadron de Chars comme Lieutenant au 8^{ème} Régiment de Chasseurs d'Afrique, en garnison à Roanne.

En 1949, pour la 1^{ère} fois, soit 5 ans après ma blessure, je demandais ma 1^{ère} pension d'invalidité avant de me porter volontaire pour l'Indochine.

Je n'ai jamais reçu la moindre formation, y compris lors de mon séjour de juillet 1949 au 1^{er} R.E.I. à Sidi-Bel-Abbès, ayant au départ une affectation au 1^{er} R.E.C.

Je ne savais absolument pas ce qui se passait en Indochine. M'estimant militaire de carrière, c'était mon devoir de partir, alors que j'en étais exempt de par la loi du fait que j'avais depuis 1949 une pension d'invalidité de 90% ! C'est une commission mixte médicale à l'hôpital de Desgenettes qui devait accepter mon départ grâce aux «2 boules» dont disposait le Général, Président de la Commission, pour le vote secret.

J'étais jeune marié (1946), père d'une très jolie petite fille (1948) mais je me devais de rejoindre mes camarades de Promotion en Indochine. J'étais en excellente forme physique et je devais servir au 3^{ème} R.E.I.

III – En Indochine

J'ai effectué 1 seul séjour au 3/3 R.E.I. à Dong Khé, à mon arrivée, puis That Khé et enfin Çao Bang.

Je suis arrivé en juillet 1949 au 3/3 REI où je devais prendre le commandement d'un poste isolé, situé à plus de 30km de Dong Khé.

Début 1950, je devais prendre le commandement de la 10^{ème} compagnie du 3/3 REI jusqu'à la bataille de la RC4 en octobre 1950, blessé le 07/10/1950, fait prisonnier le 15/10/1950 et soigné par un médecin vietminh.

J'ai participé sans exception à toutes les opérations du 3^{ème} Bataillon du 3^{ème} R.E.I. d'août 1949 à octobre 1950, souvent à l'échelon de la compagnie ou sous forme de commando en zone frontière à 80% des cas.

Une seule opération à l'échelon région, en renfort dans le delta dans le secteur du Day où notre chef de Bataillon, de Baulny, devait sauter sur un obus de 105 piégé, entraînant dans la mort le lieutenant de la Bigne, commandant la 10^{ème} Compagnie du 3/3 REI,

compagnie dont je devais prendre le commandement et le garder jusqu'en octobre 1950.

L'adversaire était coriace et, à partir de janvier-février 1950, il disposait d'un armement (US !) supérieur au nôtre.

Je ne savais rien de ce qui se passait en France, cherchant dans mes courriers à minimiser nos problèmes et rassurer mon épouse. A part les lettres de ma femme, nous n'avions aucune autre information parfois par la presse mais elles ne correspondaient jamais aux réalités. En opérations 6 jours sur 7, nous ne recherchions pas ces informations.

Notre adversaire vietminh était solide mais, jusqu'en septembre 1950, aucune grande bataille, juste des embuscades les unes après les autres, dans une végétation qui était la leur et il était très difficile d'obtenir des renseignements précis.

A partir de 1950, nous nous rendions compte que notre adversaire utilisait des armes nouvelles, fournies par la Chine communiste et que leurs effectifs devenaient plus importants.

En ce qui me concerne, j'ai eu en permanence des contacts avec la population civile à That Khé et avec des prisonniers vietminhs à Cao Bang, les « P.I.M. ». J'ai essayé de les ramener à nous. A chaque opération, le commandement m'autorisait à utiliser les services de 30 à 50 vietminhs, à condition qu'aucun n'essaie de s'évader. Je devais leur confier au départ le transport des rations et des munitions et plus tard je devais les armer, en prenant quelques précautions. **Je n'ai jamais eu la moindre désertion et leur comportement lors de la Bataille de la RC4 devait faire l'admiration de mes Légionnaires ; 90% furent tués au combat et les autres disparurent dans des camps de prisonniers.**

IV – Ma blessure

J'ai été blessé le 07/10/1950 de nuit, en descendant la côte 477 à pic, chute de plusieurs dizaines de mètres dans un trou d'eau situé 10 à 15m plus bas. Ayant perdu connaissance, je me suis retrouvé le 8 au matin au bas du calcaire, dans une mare d'eau, vivant, blessé au pied et à la cheville droite par éclats de grenade. Je devais me glisser dans le sous-bois et retrouver ainsi, assez rapidement, dans la journée du 8/10/1950, le Capitaine Lucien Maury Commandant la 12^{ème} compagnie du 3/3 REI et le Lieutenant Fabre. Notre objectif était de retrouver le Song Bac Khé, torrent que nous connaissions et, en ne nageant que la nuit, essayer de rejoindre That Khé, à 40 km de notre position.

Le 9/10/1950 à 5h, nous devions retrouver le Song Bac Khé grossi par les eaux de pluies. Notre seule chance

et essayer d'atteindre That Khé que nous supposions toujours aux mains des troupes françaises. Nous devions nous mettre à l'eau vers 21 h. En moins d'une heure, la force du courant devait nous séparer. Le Capitaine Lucien Maury et le Lieutenant Fabre furent faits prisonniers le 10 octobre au matin.

Pour ma part, je devais rejoindre That Khé, 4 jours après, le 15 octobre 1950, vers 17 h, et tomber sur le Vietminh. Sans refaire le pansement, ils me confièrent au prêtre de Cao Bang, via Dong Khé. Vers 22h, nous devions croiser une forte unité vietminh. Un Officier s'en détacha et en « pur français », il devait me dire : **«je suis docteur, ancien élève de l'école de Bordeaux. Puis-je voir vos blessures ? ».** Le médecin officier parlait très bien le français. Il était sorti de l'école de santé de Bordeaux en 1947 et il avait déserté en 1948 !

Avec des moyens de fortune, il fut très habile et j'estime lui devoir la vie. Il me proposa de m'opérer à même la route, sur des nattes en bambou et, à la lueur des torches, sortir tous les éclats de grenades du pied et de la cheville, mettre un pansement neuf... L'intervention eut lieu au Col de Luhong Phay, sans anesthésie ! (En 1999, j'ai fait des démarches auprès de la télévision vietnamienne pour retrouver sa trace avec l'aide de plusieurs officiers vietnamiens, tous ex. R.C.4 dont le Colonel Vang Van Vien que je connais bien et avec qui je correspond régulièrement. Sans résultat !)

Nous avons repris la route via Dong Khé, déviant plein Est, via la Chine, et retrouvé plusieurs centaines de prisonniers protégés dans une grotte, des survivants du Bataillon dont Maurice Bonfils, Tabor, mon cousin germain. Il devait me faire manger ma première boule de riz.

V - La captivité : 23 mois chez les viets

Je suis resté prisonnier du 15/10/1950 jusqu'à juillet 1952, libéré pour le 14 juillet, un mois de déplacements la nuit, libéré fin août à Dong Trieu, poste tenu par des Artilleurs.

Je ne recevais aucune information sinon celles contenues dans les courriers de mon épouse. La Presse française dramatisait des événements mineurs.

1 - blessé le 7/10/1950 sur 477. Le 9 je rejoignais avec le capitaine Maury et le lieutenant Favre, le Song Bac Khé gonflé par les eaux de pluie. Nous devions nous perdre dans le courant de la nuit du 9/10/1950.

2 - Je me souviens des noms des chefs de camps dont celui de monsieur Ky Tou, décédé en 2002.

3 - réveil de bonne heure - réunion - appel - corvées de bois de riz ou de légumes, 6 jours sur 7. Le marché noir était presque officiel. Nous n'avions plus rien sur nous donc rien à vendre. Impossibilité de se cacher. Pour ceux qui tentèrent l'aventure, ils étaient repris quelques jours après et subissaient un traitement très dur.

4 - Pour le « non » récalcitrant, pour l'indifférent (le cas le plus général), il n'y avait pas d'accrochage. Les gardiens étaient des « primaires ». Aucun contact avec eux. Les traitements de faveur n'existaient pas au camp n°1.

5 - Aucun contact avec l'extérieur sauf quand les paysans demandaient de l'aide. Les contacts furent toujours positifs, pour nos estomacs et pour quelques camarades restés au camp qui en avaient rudement besoin.

6 - Au bout du 6^{ème} mois, chaque jour jusqu'à la libération, le temps ne comptait plus.

J'ai signé des manifestes. Ce fut au niveau de tout le camp, sur les ordres du capitaine Cazaux qui allait mourir quelques heures après. **C'était aussi l'espoir de faire savoir à nos familles que nous étions encore en vie.** Le communisme vietnamien de l'époque était primaire. Il est toujours primaire en 2003 mais c'est une petite minorité, au nord du Tonkin.

Le lavage de cerveau ne peut jouer que sur les esprits faibles, surtout « dans la souffrance ».

7 - J'avais d'excellents camarades en captivité. Certains n'eurent pas la force de caractère de survivre. Vis à vis de certains, j'ai pu les sortir de leur couverture, les faire manger, les nettoyer et leur redonner la volonté de survivre. Les moments d'intimité étaient rares. **Courir tous les jours sur 15, 20, 25km avec la seule boule de riz pour nourriture, il fallait avoir le moral pour s'occuper de ceux qui ne voulaient plus vivre, les sortir de leur tanière et leur redonner le goût de survivre, en employant toutes les méthodes et les références à leurs familles.**

8 - Je ne me souviens pas du moindre incident. A partir de la 1^{ère} année, l'atmosphère était plus détendue mais les décès étaient toujours aussi nombreux. **Nous n'avions même plus la force de creuser le sol.**

9 - A ma connaissance, aucun mouchard au camp n°1. Nous avions pris quelques précautions au départ.

10 - Certains de mes camarades tentèrent de s'évader. Ce fut chaque fois l'échec. Ramenés, ils passaient 15 jours à la « cage à buffle », avec interdiction d'aller les voir.

Je n'ai tenté aucune évasion. Je savais qu'il n'y avait aucune chance.

Le personnel du camp tentait de cacher leur fuite mais, à l'appel du matin, l'absence était flagrante. Le personnel du camp se montrait plus dur à notre égard mais quelques jours seulement car, comme nous, ils n'avaient droit qu'à une boule de riz pour 24 heures.

J'ai fait trois dysenteries mais je me suis arrangé pour continuer à participer aux corvées afin de tenir le coup physiquement.

Je n'ai eu qu'une seule punition pour avoir répondu incorrectement. J'ai couché dans l'étable à buffles 3 jours, attaché, piqué par des centaines de petites bestioles. La nuit, le paysan est venu me faire boire et manger un peu de riz.

Aucune connaissance de torture au camp n° 1.

VI - Les séquelles :

J'ai gardé les séquelles de la captivité pour moi, même auprès de ma propre famille. Elles sont au plus profond de moi-même.

L'indifférence des français rendait cette attitude facile. Mon entourage familial fut parfait, par contre le tableau d'avancement pour le grade de capitaine a été plus tardif pour moi, 1 an par rapport à mes camarades de Promotion.

A ma libération, aucun soin particulier sur place, au Cap Saint Jacques, malgré mes 35 kilos.

L'expérience de certains camarades nous fit éviter l'hospitalisation et nous permit de **reprendre le goût à tout**, en regardant autour de nous.

Ensuite, j'ai fait 2 séjours en Algérie. Le premier comme commandant un escadron et une harka en Kabylie. J'avais rendu la population dépendante de nous, à travers la construction d'une école, d'un poste en dur, du fait que le toubib faisait les accouchements et qu'un an après, j'avais une harka solide de plus de 80 anciens et jeunes du village.

J'ai quitté l'armée en 1965, soit 25 ans après mon premier engagement en 1940. J'étais écoeuré, surtout après un deuxième séjour 1961/octobre 1962.

Ma captivité devait me servir à supporter plus facilement les assassinats de tous les jours. J'ai évité l'indifférence en prenant la décision de tout plaquer en 1965, à mes 25 ans de service.

Je plains de tout mon cœur l'Indochine d'aujourd'hui Généreuse comme par le passé, elle subit le communisme au nord, de moins en moins, alors que le sud est en plein dans l'économie de marchés.

Je ne parle que rarement de la captivité et entre anciens des camps car certains d'entre nous ont le pouvoir, la force morale de les aider. C'est très important, à travers l'âge et la fatigue.

J'ai pris connaissance de 90% des témoignages de captivité que je détiens et que je feuillette régulièrement.

Le 3 juin 1985, le **médecin général MADELEINE** me passait un coup de fil pour me dire de passer chez lui prendre livraison d'une future thèse en doctorat d'histoire d'un certain **Colonel (er) BONNAFOUS Robert**. J'avais 2 jours pour tout lire. J'ai lu en 2 fois, pendant 3 nuits et j'ai renvoyé le dossier à son auteur.

Dans ces documents, il y avait tout pour prouver que nos pertes étaient supérieures à celles des camps des nazis. Nous étions en juin 1985.

Le 3 septembre 1985, je faisais sortir un article dans « le progrès » et le « Dauphiné libéré » demandant aux anciens des camps, de bien vouloir se faire connaître. J'avais déjà fait la même chose en février ou mars 1982 pour annoncer la fondation de l'ANAI. En 2 mois, j'avais 196 adhérents, en partie des ex. du camp n° 1 et tous les Anciens de D.B.P., président René Jullian.

Puis ce furent les rencontres avec Mariani et Navarre et une très belle histoire à partir de février 1986.

Ma captivité fut un génocide volontaire mais notre culture, notre passé militaire devaient nous permettre de mieux nous en sortir que les autres prisonniers dans les camps.

Je suis co-fondateur de l'ANAI le 24 avril 1982 et de l'ANAPI le 15 novembre 1985, avec Pierre MARIANI, René NAVARRE et Robert BONNAFOUS.

Le cas Boudarel m'est indifférent : il fallait lui faire mettre une balle dans la tête dès le premier jour des retrouvailles. Elles devaient coûter par la suite une fortune à l'ANAPI...

Je suis retourné en voyage officiel au Vietnam, après un an de préparation. En mars 1999, nous étions 331 plus un groupe de 25 de Rillieux-la-Pape.

Nous avons tendu la main et les réceptions au ministère de la défense et à l'ambassade de France à Hanoï furent officielles.

Le 1^{er} voyage de l'ANAI au Vietnam eut lieu en mars 1995 et le 2^{ème} voyage en mars 1998.

Au fil des ans et au fil des gouvernements, j'ai vu disparaître toutes les valeurs de la France. L'école est à 80% responsable et les parents à 20%.

Il est temps que la France se mette au travail surtout les fonctionnaires (dont j'ai été) que notre drapeau

devienne un symbole comme aux USA et arrêter l'afflux des étrangers pendant plusieurs années, afin de traiter ceux qui sont en cours et renvoyer les autres.

L'école ne fait plus son métier comme en 1935/1940.

Le chiffre des illettrés est énorme et il faut « visser tous azimuts ». Il faut redonner au français le goût du travail bien fait, élever ses enfants et ne pas les abandonner comme c'est le cas depuis de trop nombreuses années.

Libéré le 14 juillet 1952 du camp « île d'amour » !

sur intervention du capitaine Lucien Maury, avec une vingtaine d'autres camarades. Son amitié et son souhait de m'avoir à ses côtés comme ce fut toujours le cas avant, pendant et après notre captivité. Il existait entre nous une amitié sans faille. Son état physique était mauvais, avec béri-béri dans le bas des jambes. Il savait qu'il pouvait compter sur moi. Nous savions que les camps étaient à 800/900km des premières lignes françaises.

Nous marchions la nuit (30 à 40 km). Nous devions retrouver notre liberté un bon mois après, dans le massif de Dong Trieu, pas très loin de Vietri, à 300 m d'un poste tenu par des Artilleurs dont le lieutenant Sage était de Lyon.

Le lendemain matin, un camion GMC devait nous transporter à la citadelle de Hanoï, nous étions épuisés. **Poids moyen 35 kilos** et nous venions de parcourir des centaines de kms, sans rien aux pieds.

La réception par les autorités fut « fraîche ». Arrivés à 11 heures, à 16 heures nous attendions toujours dans la cour, chacun devant subir un interrogatoire par la sécurité militaire. Nous n'avions sur nous que la tenue « viet » remise quelques minutes avant le départ du camp n° 1.

Vers 17 heures, je décidais de « faire le mur » en passant par le grand portail ! sous les yeux de la sentinelle... plus attentive ailleurs. Le premier pousse-pousse fut le bon, pour me faire conduire chez un Ancien sous-officier du 3^{ème} REI qui tenait une boîte de nuit. Je devais lui demander de payer la course... Les retrouvailles furent exceptionnelles car il me croyait mort. Une heure plus tard, un tailleur chinois devait me prendre toutes les mesures et vers 2 heures du matin, je quittais les lieux dans une voiture de choc avec 2 valises qui contenaient, en dehors de la tenue complète que j'avais sur moi, tout le linge nécessaire pour un repos d'un moi au Cap Saint Jacques et à Saigon. Discrètement, il avait glissé dans une poche de ma veste, un paquet respectable de piastres.... Il se

nommait Stuchlich, d'origine allemande, je ne devais plus le revoir.

L'accueil des autorités militaires envers le « PIM » que nous étions fut en-dessous de tout. Mes camarades durent attendre entre 11 h du matin et 22 h pour répondre aux questions posées alors qu'à 5 h le lendemain matin un avion devait nous amener au Cap Saint-Jacques ou Saigon pour un mois, afin de régler notre situation et récupérer.

Nous devions revenir fin 1952, par avion, en plein hiver avec des vêtements d'été sur le dos. **J'ai retrouvé à Lyon mon épouse presque 40 mois après mon départ et, 24 h plus tard, notre fille Martine pour la 1^{ère} fois depuis fin juillet 1949 !**

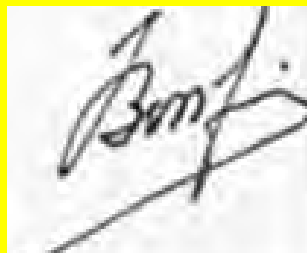
De 1947 à fin 1952, les trois frères se trouvèrent en même temps au Vietnam, plus notre cousin germain. Alain, le plus jeune, servait au 8^{ème} régiment de Spahis Marocains comme 1^{ère} classe. Guy était en Cochinchine comme sous-officier à la 3^{ème} Légion de Marche de la Gendarmerie Maurice Bonfils, notre cousin germain, servait comme sous-officier au 1^{er} Tabor quand il a été fait prisonnier sur la RC4 en octobre 1950. Je devais le retrouver 15 à 18 jours après ma captivité. Il devait m'offrir ma 1^{ère} boule de riz. Décédé le 22/10/1990.

A ce jour, je reste seul survivant de la famille.

Fait à Rillieux-la-Pape, le 19 mai 2003,

Colonel Jack BONFILS

Co-fondateur ANAI et ANAPI



L'adoption de l'itinéraire de la R.C.4 pour évacuer Cao Bang était-elle critiquable ?

Réflexions de Jack Bonfils, lieutenant au III/3^{ème} R.E.I. à Cao Bang.

Se reporter aux articles déjà publiés dans l'écho des rizières et consacrés aux :

- « combats de la R.C.4 en 1950 » par le Pr Etienne TISSOT (n°160, septembre 2023)

- « Médecins des Bataillons de la R.C.4 » (n°150, septembre 2021)



Né le 7 février 1921 le colonel Jack Bonfils a participé aux combats de la R.C.4 de septembre et octobre 1950.

Cofondateur de l'ANAI et de l'ANAPI, il est décédé le 9 avril 2020.

Personnellement à mon petit échelon, je n'étais que lieutenant à l'époque, nous connaissions bien la R.C.3. Je pense qu'avec la garnison que nous avions à Cao Bang, on prenait à peu près 3 jours d'avance sur le Vietminh, 2 jours et demi 3 jours, avec l'évacuation de nos blessés.

Et ils ne nous auraient pas rattrapés parce que toutes leurs forces étaient concentrées dans la zone de Dong Khé au sud de Cao Bang. Tout était là ! ils avaient là entre 30.000 et 45.000 hommes.

Alors, on partait par la R.C.3 qu'on connaissait par cœur parce qu'on avait fait des opérations, on avait tâté le terrain et on avait essayé de délimiter où étaient les Viets pour que les officiers de renseignements puissent savoir où on était accroché.

Le commandement n'a toujours pas confirmé et le commandement ce n'est pas le colonel Constans.

Parce que je prends la défense du colonel Constans à la demande de sa fille. On lui a tout foutu sur le dos et on s'aperçoit que, dans la bataille de la RC4, c'était un simple exécutant par rapport aux deux généraux qui commandaient en chef au Tonkin et en Indochine. Lui, il était simple commandant de secteur et on lui a tout refait tomber sur le dos pour des raisons politiques...



Partant de Cao Bang, il fallait d'abord aller au niveau des calcaires où nous nous sommes toujours heurtés à un mur parce que c'étaient toujours des calcaires intouchables.

La R.P.1 descendait parallèlement à la R.C.4, jusque dans le Delta. Vu les renseignements que nous possédions, nous savions que les forces vives du Vietminh (nous les garnisons, pas l'Etat Major) étaient là : 25 à 30.000 hommes, c'était à peu près ça.

On se disait ce ne sera pas facile de passer mais pourvu qu'on ne nous fasse pas passer par la R.C.4. Mais la politique... je vais vous dire une chose « La guerre, ce sont les politiques qui la préparent et ce sont les militaires qui la font... » Ça a toujours été une bonne formule qui reste toujours valable !

Quand on est venu nous voir, **Carpentier et Alessandri sont venus nous dire : « Vous ne bougerez pas. Cao Bang est une forteresse ! »**

Les Viets y auraient laissé 1.000 hommes ; Cao Bang c'était un fort Vauban. Avec 8 mois, 10 mois, 1 an de ravitaillement, nous tenions largement. On faisait sauter un pont et puis après, fallait qu'ils passent par la terre et ç'aurait été différent parce là nous dominions très largement... **Le problème, c'est un problème politique dans une lutte politique, entre deux patrons qui se détestaient**, il faut bien le dire, car **l'un était patron du Tonkin et l'autre pour l'ensemble de l'Indochine. Et chacun voulait gagner sa bataille, à sa façon.**

En fait, il y avait une lutte de pouvoir, pendant qu'on changeait de gouvernement tous les 8 jours à Paris. **Donc, les militaires n'étaient plus du tout soutenus par la France** qui s'en tapait le coquillard et ne pensait qu'à une seule chose : gagner les élections, mais bon...

Le gouvernement était en pleine bagarre interne, les communistes, la droite... c'était une lutte de pouvoir, la guerre d'Indochine a été écartée totalement. Les gars ont fait leur boulot mais nous n'avons jamais été soutenus, sous une forme ou sur une autre.

Même pendant les quatre années de captivité, jamais le gouvernement français n'a manifesté la moindre ouverture vis à vis du gouvernement vietnamien. Ce sont plus les familles unies et regroupées qui ont intéressé la presse.

Et puis, on leur coûtait quand même beaucoup d'argent parce que le Bo Doï était nourri à la même enseigne que nous et lui il combattait en plus. Nous on a crevé parce que nous étions des Français en captivité, le choléra, la dysenterie, étaient des choses qui nous emportaient car on n'avait pas de médicaments, pas d'avantage pour eux que pour nous ! Je ne jetterai jamais la pierre au corps médical vietnamien. Quand j'ai été opéré, on m'a dit : **« C'est la dernière goutte de mercurochrome que l'on vous donne »**. Le toubib, que j'ai d'ailleurs recherché en vain, m'a retiré les éclats de grenades que j'avais dans le pied ; ils m'ont foutu du permanganate, un pansement, du mercurochrome, ont ouvert ma chaussure, m'ont rajouté du sparadrap... c'était des médecins vietnamiens. Pendant 5-6 ans, j'ai continué à rechercher ce médecin avec l'aide du gouvernement et de la télévision, sans succès !

Il y avait 2.000, 3.000 vietnamiens qui ont refusé d'évacuer Cao Bang ! Il faut savoir que la petite flotte

de Junker mise à notre disposition a décollé nuits et jours, emportant 100, 120, 130 personnes à chaque fois, décollant sur notre petite piste, avec les torches. **On a pu évacuer tous nos blessés, mais pas tout Cao Bang !**

Charton dit dans son livre qu'en 3 jours l'évacuation par air aurait pu être faite, à condition de laisser un bataillon sur les défenses autour et d'avoir de bonnes conditions météorologiques, bien entendu...

Mais il y avait le problème des civils.

Lorsqu'elle a évacué, la colonne Charton a fait deux erreurs. Et **Charton n'a pas tenu sa promesse. Il ne devait partir en aucun cas avec un véhicule quel qu'il soit, ni faire sauter quoi que ce soit.**

Pour ne pas éveiller l'attention des Viets ! On aurait pu partir vers 11 h00 du soir, il était tard. Ensuite, le lendemain matin, tout le monde nous a vu partir avec les camions et les camions ont été arrêté au Km 13, pour trouver la piste de Quang Liet, qui n'existait plus.

D'après ce que j'ai lu, Constans avait donné l'ordre de partir beaucoup plus tôt mais **Charton est parti avec les véhicules ! C'était le bordel car tous les civils sont partis avec nous.** C'était un problème moral.

Les civils n'étaient pas un problème tant qu'il s'agissait de passer par la R.C.4 mais ils ont été un problème quand on est passé dans la jungle.

Je pense qu'il ne fallait pas passer par la jungle.

La piste de Quang Liet, personne ne la connaissait, on l'a faite au coupe-coupe, sans savoir que c'était une piste.

Moi, je me souviens lorsque le commandant Forget m'a appelé parce qu'il y avait un immense Talweg gigantesque et que de l'autre côté il y avait les forces du colonel Lepage qui nous appelaient. Charton, on l'a vu tailler la route avec sa garde rapprochée puis on ne l'a plus revu, sauf en captivité.

En même temps, j'ai lu que, dans la journée du 5, le 3^{ème} Tabor était parti trop loin et qu'il avait perdu le contact avec le P.C. de Charton. Je pense qu'on est parti avec tous les civils au derrière et les Viets n'étaient pas fous, ils ont grignoté tout l'arrière de la colonne en décimant tous les civils.

On n'aurait jamais dû aller sur la R.C.4, on ne savait pas où était le poste de Quang Liet !

Il fallait, à mon point de vue, abandonner les véhicules officiellement. Pour dire : « Nous sommes toujours là ! » et partir à 11h00 du soir dans la nuit la plus

noire (alors qu'on était au cinéma), partir vers les calcaires, prendre la R.P.1 et avec deux jours de vivre, alléger et foncer ! A 8 km à l'heure, on avait l'entraînement, on ne faisait que ça, sur la R.P.1 ! On dépassait la partie sud de Dong Khé tenue par les Viets qui nous attendaient. Et là, quand ils se seraient aperçus que l'on ne partait pas par la R.C.4, il aurait été trop tard pour eux de nous couper la route sur la R.C.3.

Il y avait un régiment régional avec une colonne comme la nôtre... il ne fallait pas parachuter le 1^{er} B.E.P et il ne fallait pas parachuter le 3^{ème} B.C.C.P., il fallait les garder en réserve.

Il ne fallait pas se fourrer dans le dispositif vietnamien : 50 000 hommes !

D'abord, je pense que jamais le gouvernement ni le commandement n'ont jamais cru que les Viets pouvaient rassembler autant de monde parce que l'on ne s'est pas souvenu que l'armée s'était faite en Chine. Nous, on savait ! Nos officiers de renseignement le savaient ! Ils le savaient tous mais on ne les a pas écoutés. Charton était un orgueilleux et en même temps un grand soldat; il avait quand même été patron d'un bataillon durant la campagne des Vosges, en 1945, c'était un très grand chef de guerre. J'avais une très grande confiance en lui mais je pense qu'il avait des comptes à régler avec son homologue d'en face (Constans) et qu'il aurait dû insister, choisir la R.C.3. Je pense qu'on n'a jamais trouvé la piste de Quang Liet !

Je ne me souviens jamais d'avoir marché sur une piste sauf quand on était sur les calcaires et ça c'était le 6, à 14h00 environ, on voit des grands signes, c'était les tabors qui étaient en face, ça descendait, oui, fallait qu'on la descende, oui, fallait que la colonne passe de l'autre côté, même s'il avait fallu 3 heures pour passer mais on faisait une colonne solide qui aurait foncé sur That Khé. Je pense que ça se serait passé différemment même si on avait peut-être laissé plus de plumes.

C'est à dire de traverser cet immense talweg, ce grand ravin avec un ruisseau au fond (le Song bac khé) fallait foncer, grimper ! Mais on avait déjà des blessés chez nous.

C'était légèrement au nord de Dong Khé et il fallait foncer sur la R.C.4 avec le groupement Lepage !

Mais Charton avait disparu et, à ce moment-là, c'était mon chef de bataillon qui était le patron. Lui, **son ordre était de rejoindre 477, il n'a jamais eu de contrordre et, en soldat discipliné, il a foncé sur 477.** Nous y sommes arrivés le 6, à la tombée de la nuit.

On entendait à la radio que le 1^{er} B.E.P. était en train de prendre une branlée à Coc Xa.

On n'entendait plus parler de la colonne Lepage, il n'y avait plus de messages. Et Charton avait filé avec sa garde rapprochée, sa garde prétorienne, soi-disant pour chercher une piste... Moi, je pense que Charton aurait dû rester à la tête de sa colonne !

Je pense qu'on n'aurait pas dû rester sur 477 mais qu'on aurait dû foncer, foncer droit devant ! En clair, Lepage aurait dû faire demi-tour. Or qu'est-ce qu'il a fait ? Il est resté sur place. Et nous, on est allé s'emparer sur 477.

Lepage avait un moyen de repli sur That Khé, il y avait des troupes à That Khé et il avait laissé des hommes près du pont Bascou qui n'était pas détruit. Et on pouvait faire intervenir la chasse dans la plaine, pas dans les montagnes.

Nous, nous n'avons servi à rien. On n'a même pas servi à fixer le Vietminh qui s'en prenait aux civils à la queue de la colonne. Je pense qu'en tout, on a perdu 24 heures, pas le 7, mais le 6.

On n'aurait pas dû attendre. On savait que les Viets étaient présents en nombre, qu'ils avaient un armement colossal, qu'ils avaient été formés en Chine ! On savait qui commandait ! ça on le savait quand même ! Mon chef de bataillon était un type exceptionnel ; il est parti en avant à l'attaque le 7 au matin et a préféré sacrifier sa vie que subir moralement le désastre. A 18h00, on n'avait plus de chef de bataillon, plus de médecin. 40 % de grands blessés qu'on ne pouvait pas charrier. On n'avait plus de patron ! Normalement, c'est le plus ancien qui prend le relai, un pauvre type appelé Labinette, major du régiment, un connard, un incapable..

Lepage aurait dû tenter sa chance plus tôt et rallier le pont Bascou puis That Khé. Il y aurait eu bien plus de gens sauvés. Quant à nous, on aurait dû foncer car on avait un surentraînement physique.

Ça été l'affaire de deux jours trop tard, je pense que le 3 était déjà trop tard.

En fait, personne ne pensait partir par la R.C.4

Colonel Jack Bonfils

Commandeur de la Légion d'Honneur

**Se reporter également à
l'écho des rizières n°142, de juillet 2020,
consacré au Colonel Jack Bonfils
et aux prisonniers français du vietminh**

« Les prisonniers de guerre du Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient dans les camps Viêt-Minh, de 1945 à 1954 »

*Article du Colonel Jack BONFILS
publié dans l'Echo des Rizières, n° 20 - mai 1986*

**EN 1954, ILS NOUS LES ONT RENDUS DANS CET ÉTAT !
PLUS DE 30 ANS APRÈS,
LES ANCIENS PRISONNIERS D'INDOCHINE ATTENDENT
ENCORE LA RECONNAISSANCE DE LA PATRIE
ET VEULENT QU'ON SE SOUVIENNE!**



En 1954, les médias ont passé sous silence le retour des Prisonniers de guerre du Corps Expéditionnaire Français d'Extrême-Orient, libérés par le Viêt-Minh en échange de ses propres combattants.

Quelles furent les conditions physiques et morales d'une captivité délibérément pensée et organisée comme facteur de guerre révolutionnaire, à la fois liquidatrice et culpabilisante ?

Le Colonel (ER) BONNAFOUS Robert a confronté son expérience de prisonnier dans les camps de rééducation Viêt-Minh avec la documentation désormais accessible.

C'est sans passion et aucune amertume qu'il raconte la vie dans les camps et qu'il donne des bilans qui laissent mieux comprendre pourquoi journalistes et politiques ont préféré ne pas savoir et ne pas faire savoir...

Le Colonel (ER) BONNAFOUS Robert, Docteur d'Université en Histoire, de la Faculté Paul Valéry de Montpellier, membre du Groupe de Recherche N.A. 1019 du CNRS, donnera une conférence le vendredi 30 mai 1986 à 20 heures, au Salon du Cercle des Officiers du Quartier Général Frère, sur le thème : « **Les prisonniers de guerre du Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient dans les camps Viêt-Minh de 1945-1954** ».

Colonel (er) Jack BONFILS
Association Nationale des Anciens Prisonniers Internés d'Indochine

La vérité sur le sort des prisonniers français du Viêt-Minh, 30 ans après...

Article du Colonel Jack BONFILS publié dans *l'Echo des Rizières* n° 20 - mai 1986

Trente ans après les faits, l'ouverture des archives officielles vient éclairer une effroyable période de notre histoire : le martyr des prisonniers français du Viêt-Minh.

Ce fut un sujet tabou, quasiment occulté depuis les accords de Genève.

A l'époque parce qu'il fallait justifier ces accords et éviter la recherche des responsabilités ou parce que l'idéologie était à la « libération des peuples ». Puis, parce que l'actualité s'emplissait d'autres conflits. Enfin, parce que les rescapés appartenaient à la « Grande Muette » et avaient une haute idée de leur engagement.

Le colonel Bonnefous, s'appuyant sur les documents et les témoignages officiels jusqu'à présent secrets, vient de soutenir à Montpellier une thèse de doctorat : « **Les prisonniers de guerre du Corps expéditionnaire français dans les camps Viêt-Minh 1945-1954** ». Elle rétablit, avec l'objectivité et le sang-froid de l'étude universitaire, la vérité. **Une terrible vérité : sur 39 838 prisonniers, 9 934 seulement sont revenus.**

C'est une mortalité qui dépasse celle des camps nazis !

Le Viêt-Minh ne reconnaissait ni n'appliquait les conventions de Genève, qu'il s'agisse de prisonniers militaires ou civils (car il y avait des civils français prisonniers avec femmes et enfants). Pour lui, les prisonniers n'étaient qu'un matériel, utile ou non, aux objectifs de la « révolution ».

Faut-il décrire le long calvaire ? Toute la « technique » des camps de concentration est minutieusement appliquée. D'abord, l'affaiblissement physique : sous-alimentation systématique, longs déplacements pieds-nus, travail exténuant qui conditionnait un hypothétique repas de famine, sévices physiques (le carcan, la

« cage à buffle »...) et brutalités renouvelées, pénurie organisée des soins et médicaments ! Recherche parallèle de la « dépersonnalisation » : interrogatoires incessants par les commissaires politiques, endoctrinement, isolement dans des conditions incroyables, encouragements à la délation pour sauver sa propre vie, exécutions publiques, etc...

Ceux qui ont physiquement et moralement résisté, il faut voir leurs photographies au retour : exactement celles des déportés de 1945, cadavériques, le regard perdu.



Ce sont des squelettes vivants

Pourtant, les rescapés de cette inhumaine épreuve, longtemps ignorés, demandent un peu plus de justice. Seulement de bénéficier, en ce qui concerne l'invalidité, des mêmes droits que les déportés des camps nazis ou que s'ils avaient contracté cette invalidité dans une unité combattante.

C'est vraiment le moins que puisse faire le pouvoir, quel qu'il soit, pour une poignée d'hommes engagés alors au nom de la France.

Colonel (er) BONFILS Jack
Responsable A.N.A.P.I. Rhône-Alpes

Retour sur l'affaire Boudarel

par le Colonel Jack BONFILS

**Article publié dans
l'Echo des Rizières n° 55, juillet 1994**

Le Colonel (ER) Jack BONFILS, Vice-Président National de l'A.N.A.P.I., nous a adressé la lettre que nous reproduisons ici.

Monsieur le Président,

Lors du départ de ce qui devait devenir l'affaire BOUDAREL (13.12.91), il y a plus de 3 ans, j'avais lancé un appel non seulement à tous mes adhérents, mais également aux Associations d'Anciens Combattants du Rhône et même Rhône-Alpes.

Je pense qu'au fil des mois et des années, vous avez été tenu au courant de l'évolution malheureuse de cette « triste affaire » dont le gouvernement précédent porte l'entière responsabilité.

Le décès du Colonel (ER) WEINBERGER, qui prit cette affaire en mains dès le début et qui devait nous quitter le 11 juin 1992, fut pour nous un rude choc. Depuis cette date le dossier a été confié à Charles JANTELLOT ancien ambassadeur.

Où en sommes-nous exactement aujourd'hui ?

Ce dossier été confié à Monsieur GETTI Premier Juge d'Instruction à Paris, qui a lancé une commission rogatoire pour vérifier les faits qui s'étaient produits en Indochine. Monsieur GETTI en a communiqué les résultats aussi bien à Monsieur BOUDAREL qu'au Général (CR) Yves de SESMAISONS et qu'à Monsieur SOBANSKI, Président de l'amicale du Camp 113. Monsieur GETTI a également procédé à la mise en examen, pour dénonciation calomnieuse, le Général de SESMAISONS, à titre personnel et le Président de l'Amicale du Camp 113. Cela signifie que, si le jugement est rendu au-delà du 1^{er} juin 1995, notre Président National, qui devait déjà se retirer en juin 94 (fin du mandat de 3 ans), sera encore en examen après notre Congrès d'Aubagne qui marquera le dixième anniversaire de la création de l'A.N.A.P.I.

De très loin, les Associations d'Anciens Combattants de Lyon et même de Rhône-Alpes apportèrent un soutien financier très important en 1991.

Monsieur le Président, à la demande du Général de SESMAISONS, je viens vous demander de m'apporter à nouveau votre soutien financier dans la mesure de vos possibilités...

Je vous en remercie par avance, en attendant de pouvoir le faire de vive voix prochainement.
Avec mes sentiments les meilleurs.

Signé Jack BONFILS

Au nom de ses adhérents, la Section du Rhône de l'A.N.A.I., solidaire de ses camarades anciens prisonniers du Viêt-Minh, a tenu à participer à la défense de cette cause. Elle invite ceux ou celles qui auraient des raisons plus personnelles de s'impliquer davantage à se mettre directement en rapport avec notre ami Jack BONFIL, selon les directives données ci-dessus.

Le Président : André GERAUD

Georges Boudarel affirme "n'avoir jamais touché un seul cheveu d'un prisonnier." C'est peut-être vrai mais il a tué sans toucher !

Voici quelques exemples, rapporté par des rescapés du camp 113 :

- Il abreuvait de cours de rééducation politique des hommes sous-alimentés, épuisés, malades. Les moribonds eux-mêmes devaient assister à ces séances pendant des heures, ce supplément de contrainte détruisant les facultés de résistance physique et morale.
- Les médicaments parachutés pour les prisonniers étaient remis par ses soins aux autorités viêt-minh qui les refusaient aux malades...
- Par la pratique raffinée de l'autocritique et de la critique "fraternelle", Boudarel s'est ingénié à dresser les uns contre les autres les groupes et les individus, provoquant les délations en chaîne pour des motifs réels ou imaginaires.
- La seule chance de survie des prisonniers, en effet, était la libération anticipée. Boudarel établissait la liste des libérables et la soumettait à un simulacre de consultation de la base.
- Une fois, conduisant vers un poste français un détachement de libérables, il poussa la cruauté à pratiquer en cours de route un ultime examen politique. Les prisonniers refusés à cet examen furent ramenés au camp.
- D'une manière générale, le seul fait d'avoir été co-responsable d'un camp où le taux de mortalité a dépassé celui des camps de déportation nazis suffit à condamner Boudarel, même s'il n'a pas touché personnellement un cheveu d'un prisonnier.

**Jean-Jacques BEUCLER
ancien Ministre**

(Bulletin de l'ANAI Nationale, 1er trimestre 1991)

Le Monument aux Morts de Diên Biên Phu érigé par Rolf RODEL

**Article publié dans
l'Echo des Rizières n° 57, janvier 1995
par le Colonel Bonfils**

Mesdames, Chers Présidents, Amis,

Il n'a jamais été dans mes habitudes d'assister à une injustice sans tenter d'intervenir, ni de ne pas rendre un hommage à celui qui vient d'accomplir un acte d'une valeur Nationale.

Dans le cas présent, un homme seul, sans l'aide de personne, à ses frais, a réalisé de ses mains, ce qu'aucune autorité n'a été capable d'édifier, au niveau National, pour rendre hommage à tous nos Morts en Indochine, et cela sur le site même de DIÊN BIÊN PHÚ.

Cet homme, c'est RODEL Rolf, ancien Chef de Commando de la 10ème Compagnie du 3/3 REI, blessé 4 fois sur Isabelle, prisonnier en Mai 1954.

Dans notre MAOLEN de Juillet 1992, N° 24, RODEL avait déjà effectué un pèlerinage à DIÊN BIÊN PHÚ pour se recueillir sur la dalle construite en l'honneur des Militaires Français morts à DIÊN BIÊN PHU, laissée à l'abandon le plus total. De ses propres deniers, Rolf RODEL l'avait restaurée et avait déposé une plaque.

Deux ans plus tard, il devait me faire part d'un projet ambitieux et à mes yeux presque irréalisable. Lors d'une réunion de travail, il m'exposa son objectif : construire à DIÊN-BIÊN-PHÚ un véritable Monument aux Morts. Tout était au point, démarches officielles effectuées, plans précis réalisés par ses soins, 200 kilos de matériels expédiés par avion ; son projet allait devenir une réalité au fil des mois, mais il avait sous-évalué les difficultés, non pas pour la construction du Monument aux Morts, mais il devait se heurter aux tracasseries administratives qui durèrent 3 mois sur les 5 mois et demi passés sur le sol d'Indochine.

Deux mois lui suffiront pour mener sa mission à son terme et dans des conditions exceptionnelles.

Se refusant à accepter les obstacles successifs qui se présentèrent à lui, aidé par des responsables locaux, trouvant sur place une main d'œuvre dévouée et de qualité, ce magnifique Monument aux Morts construit sur les lieux même des Combats, devait être inauguré en Juin dernier uniquement par les

autorités locales. Quelle tristesse !

Nos morts, sur tous les théâtres d'opération en Indochine, savent que désormais ils ne sont plus « Oubliés de l'Histoire ». Merci pour eux RODEL !

A tous ceux et celles qui se rendront prochainement en Indochine, vous pourrez vous recueillir au pied de ce Monument, lire les plaques opposées à la mémoire des Morts de La LEGION, celle de l'A.N.A.P.I., celle de D.B.P., la plus importante étant celle qui regroupe tous nos morts pendant la guerre d'Indochine de 1945 à 1954.

Rolf RODEL a ramené des centaines de photos.

J'ai choisi les 4 plus marquantes pour illustrer son exploit, car s'il a mis en jeu son argent, il a aussi joué dangereusement avec sa santé.

Lors de notre réunion statutaire du 16 Décembre 1994, il nous a présenté, à ma demande, le détail des frais engagés uniquement pour la réalisation de cette construction : achat d'une parcelle de terrain, salaires des ouvriers, achat des matériaux (peintures, briques, ciment).

Il a logé à l'unique Hôtel de D.B.P., vivant 13 heures à 15 heures par jour sous un abri précaire pour surveiller et diriger les travaux, participant lui-même à la construction de cet ouvrage, et se déplaçant en avion de D.B.P. à HANOI pour obtenir l'autorisation officielle auprès de notre Ambassade. Nous demandons à tous nos responsables de l'A.N.A.P.I., quels qu'ils soient, de nous aider à diffuser ce document en même temps que le MAOLEN Info de janvier 1995.

Notre délégation qui a déjà participé à certains frais engagés pour cette réalisation, prendra en charge le tirage de ce document en couleur, sur la base de 2500 exemplaires au départ.

Nous avons ouvert un compte spécial qui a été confié à un Ancien de DIÊN BIÊN PHÚ, et cette opération ne durera que de janvier à avril 1995.

Nous nous adresserons ensuite au Comité d'Entente des Anciens d'Indochine pour qu'ils acceptent de participer à cette chaîne d'amitié qui aura pour seul objectif de participer au remboursement d'une partie des frais engagés par Rolf RODEL .

Nous vous en remercions par avance.

**Colonel (ER) Jack BONFILS
Co-Fondateur A.N.A.I. et A.N.A.P.I.**

LE PREMIER ET LE SEUL MONUMENT AUX MORTS FRANCAIS EN INDOCHINE ERIGE A DIEN BIEN PHU



A
LA MEMOIRE
DE TOUS CEUX
QUI SONT
«MORTS
POUR
LA FRANCE»

Y COMPRIS
LES TIRAILLEURS
VIETNAMIENS
ET LES CIVILS
PENDANT
LA GUERRE
D'INDOCHINE



1954

1994



**Ce monument a été érigé à l'initiative personnelle
et construit par Rolf RODEL, ancien combattant de l'armée française,
ex sergent-chef du commando de la 3^{ème} compagnie du 3/3^{ème} R.E.I. de la Légion
étrangère pendant les combats au P.A. Isabelle.**

**Inauguré le 7 mai 1994,
à l'occasion du 40^{ème} anniversaire de la bataille de Diên Biên Phú.
Avec le soutien de la Légion étrangère, de l'ANAPI**

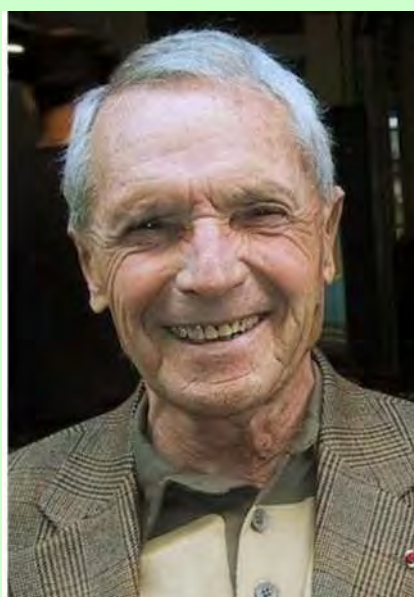


Le sergent-chef Rolf Rodel, matricule 73 116, s'est engagé dans les rangs de la Légion Etrangère le 17 avril 1950 et l'a quittée le 25 avril 1957.

Après avoir successivement servi à Sidi-Bel-Abbès puis Mascara, il part en Indochine à la 3^{ème} compagnie du 4^{ème} bataillon du 2^{ème} R.E.I.

De retour sur le continent africain, il rejoint la 15^{ème} compagnie du 4^e bataillon du 4^{ème} R.E.I.

Il se porte volontaire pour un deuxième séjour en Indochine. Il vivra Diên Biên Phú comme chef du commando de la 10^{ème} compagnie du 3^{ème} bataillon du 3^{ème} R.E.I.



Ci-dessus :

**le Colonel Jack BONFILS,
avec des anciens combattants
« indochinois » le 8 juin 2003.**

et, ci-contre :

**le Colonel Jack BONFILS, en 2003,
avec son ami Amédée THEVENET,
tous les deux blessés sur la R.C.4 et
prisonniers du viet-minh en 1950...**



CAO BANG, à la frontière de la Chine sur la RC4, en juin 1950 - Amédée THÉVENET

Article écrit par Amédée THÉVENET
spécialement pour les membres de l'ANAI de la région lyonnaise
et publié dans l'Echo des rizières n°129, d'avril 2016, page 10.



Amédée Thévenet, le 8 juin 2003

Après une embuscade ou une opération, qu'on en reviennent indemnes ou avec des blessés et des morts, les quelques chrétiens que nous sommes à la 1^{ère} compagnie, nous prenons silencieusement le chemin de l'église.

La paroisse est importante et fervente. Quelques soldats en sueur et en deuil s'agenouillent sur les bancs de bois à côté de petites religieuses blanches, d'enfants de cœur en soutanes rouges et surplis blancs et de nha-koues (paysans, payannes) au retour de la rizière.

La paroisse est desservie par deux missionnaires dominicains les pères NERDEUX et DREYER-DUFER. Ce dernier, savoyard comme Robert et

moi, se livre volontiers.

« Pourquoi » lui dis-je un jour, « vouloir implanter une religion occidentale et dogmatique dans un pays déjà mystique où il y a une pagode dans chaque village, l'autel des ancêtres dans chaque maison et tout un univers de croyances bouddhiques, animistes... avec la réincarnation et les âmes errantes ? »

Mon ton un peu condescendant le fait sursauter mais il ne dit rien ! Il pose sa pipe, se lève et va chercher sur une étagère de bois noir un vieux livre jauni par la mousson et toujours gravement nous lit :

« Voici les instructions données le 10 décembre 1659 (il y a plus de trois siècles) par la congrégation de la propagande aux vicaires apostoliques Monseigneur LAMBERT DE LA MOTTE et Monseigneur PALLU :

Ne mettez aucun zèle, n'avancez aucun argument pour convaincre des peuples de changer leurs rites, leurs coutumes et leurs mœurs à moins, évidemment, quelles ne soient contraires à la religion et à la morale ».

Quoi de plus absurde que de transporter chez les chinois la France, l'Espagne, l'Italie ou quelque autre pays d'Europe ! N'introduisez pas chez eux notre pays mais la FOI, cette FOI qui ne repousse, ni ne blesse les usages d'aucun peuple, pourvu qu'ils ne soient pas détestables mais, bien au contraire, qu'on les garde et les protège !

Tandis qu'il se lève pour ranger son livre et rallumer sa pipe, je me demande comment ce soldat du CHRIST va finir ses jours : sous une balle viet ? Dans un camp de rééducation ? Ou comme son confrère missionnaire décrit par Pierre LOTI : « secouru par le bateau de l'écrivain, il demande à descendre à terre avec ses paroissiens qui vont subir, à cause de lui, l'horrible Mort Chinoise ».

Amédée THÉVENET, le 22 mars 2016

Membre de l'ANAI, Amédée Thévenet est né le 26 mars 1926 à Clermont-en-Genevois 74 et décédé, à Lyon, le 30 novembre 2016 .

Amédée THÉVENET avait 22 ans quand il fut blessé et capturé en octobre 1950 par le Vietminh lors des opérations engagées pour replier les troupes du Corps expéditionnaire français isolées à Cao Bang, au nord du Tonkin. Il était sergent au 8^{ème} bataillon de marche du régiment de tirailleurs marocains.

Soixante ans après la fin de la guerre, il a continué à cultiver la mémoire des souffrances endurées de part et d'autre, souligner les erreurs de jugement, les mensonges délibérés et les tromperies politiques qui en ont été responsables, car trop de jugements fallacieux perpétuent les antagonismes et les violences.

Victime des goulags vietnamiens et du lavage de cerveau, Amédée Thévenet prend part à cet indispensable travail de mémoire, dans le respect de ses anciens adversaires et avec l'amitié qu'il porte au peuple vietnamien.

A son retour de captivité, il entreprend une carrière civile au Ministère de la Santé qui le conduit jusqu'à l'Inspection Générale des Affaires Sociales. Son activité s'est toujours déployée sur le terrain social, en particulier par ses livres et son action contre le Sida.

L'esprit de solidarité qui l'anime transparaît à chacune des pages de tous ses livres. (voir ci-dessous)



Près du Petit Lac, à Hanoï, en 1949

**Amédée Thévenet était
Commandeur de la Légion d'Honneur et
décoré de la Croix de Guerre avec palmes.**

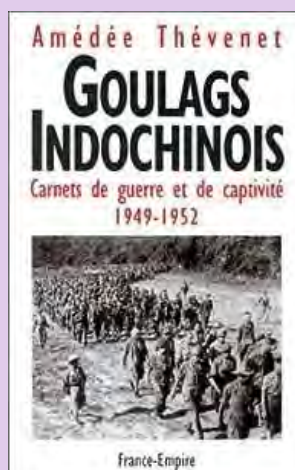
Livres d'Amédée THÉVENET

**Goulags indochinois : carnets de guerre
et de captivité 1949-1952**
(France-Empire Paris, 1997)

**La guerre d'Indochine racontée par
ceux qui l'ont vécue**
(France-Empire Paris, 2001)

**J'ai survécu à l'enfer
des camps viêt-minh**
(France-Empire Paris, 2006)

**Mourir pour l'Indochine :
carnets de guerre
et de captivité 1945-1954**
Préface d'Hélie DENOIX de SAINT MARC
(Peuple Libre, 2014)



« combats de la route coloniale 4 »

Nord-Tonkin : 16/9/1950 - 14/10/1950

*Allocution prononcée le 18 octobre 2003
par le médecin général inspecteur Alain Fléchaire
commandant l'Ecole du Service de Santé des Armées de Lyon-Bron
à l'occasion du baptême de la promotion 2002 :
«Médecins des Bataillons de la R.C. 4»*



Élèves officiers de la promotion 2002, vous avez choisi pour parrains les médecins des bataillons plongés dans la tragédie de la Route Coloniale 4, au Nord Tonkin en septembre et octobre 1950.

Mi-septembre 1950 : aux portes de la Chine désormais communiste, la saison des pluies touche à sa fin, sur ce chaos de jungle et de roche, véritable baie d'Along terrestre qui emprisonne, dans ses gorges, ses défilés et ses cols, la R.C.4 depuis Langson au sud jusqu'à Cao Bang au nord via Dong Dang, Na Cham, That Khé et Dong Khé.

Médecins, lieutenant ou capitaine, vos parrains ont, presque tous, connu la violence des combats, dans l'armée de libération, en Indochine ou ailleurs, certains la captivité.

A l'exception de Georges ARMSTRONG du 3^{ème} Bataillon Colonial de Commandos Parachutistes et de Pierre PEDOUSSAUT du 1^{er} Bataillon Étranger de Parachutistes, ils servent, pour l'heure, dans les unités frontalières stationnées sur la R.C.4 : Roger ASQUASCIATI et Jean LOUP au 3^{ème} Régiment Étranger d'Infanterie (3^{ème} et 2^{ème} bataillons) qu'Henri ESTEVE va bientôt rejoindre à That Khé. Paul ROUVÈRE au 8^{ème} Régi-

ment de Tirailleurs Marocains (bataillon de marche), Max ENJALBERT, Guy IEHLE et Paul LEVY respectivement au 1^{er}, 3^{ème} et 11^{ème} Tabor.

En cette fin d'été 1950, la R.C. 4, cette « route de la mort » ainsi que l'ont surnommée les légionnaires, justifie pleinement sa sinistre réputation. Depuis juin, la pression vietminh est telle qu'aucune liaison routière n'a été effectuée au nord de That Khé ; Cao Bang et Dong Khé ne sont plus ravitaillés que par voie aérienne. Ajournée à deux reprises durant l'année précédente, l'évacuation de la garnison fortifiée de Cao Bang par la R.C.4 vient pourtant d'être secrètement décidée.

En cet instant, comment vos parrains pourraient-ils savoir que l'essentiel du corps de bataille vietminh (environ 30.000 hommes bien équipés et bien entraînés) regroupé à quelques heures de marche, est prêt à bondir sur Dong Khé puis That Khé et a fortiori imaginer l'ampleur du désastre, militaire et sanitaire, dont leurs bataillons sont les victimes déjà désignées ?

Samedi 16 septembre 1950 : au-dessus de Dong Khé que tiennent deux compagnies du 3^{ème} R.E.I., le ciel s'embrase. Pendant 48 heures, les tirs d'artillerie vont, sans répit, alterner avec

les assauts massifs de plusieurs bataillons vietminh. Malgré l'appui aérien et une résistance héroïque, la citadelle tombe le 18 septembre au matin : la garnison compte alors près de 100 tués et 140 blessés.

Le Médecin lieutenant LOUP, touché au thorax dès le début des combats, est fait prisonnier ; pas un instant, il n'a cessé, malgré son état, de prodiguer ses soins aux blessés.

Fin septembre 1950 : malgré la chute de Dong Khé et la silhouette menaçante de plusieurs régiments vietminh aperçue à l'Est du tronçon Dong Khé - That Khé, l'évacuation de Cao Bang par la R.C.4 est maintenue.

Reprendre Dong Khé puis couvrir le repli de la garnison de Cao Bang, telle est l'impossible mission des quatre bataillons, 1^{er} B.E.P., 1^{er} et 11^{ème} Tabor, bataillon de marche du 8^{ème} R.T.M. qui, aux ordres du Colonel LEPAGE, se portent autour de Dong Khé le 1^{er} octobre. Les Médecins capitaines PEDOUSSAUT, ENJALBERT et LEVY et le Médecin lieutenant ROUVIÈRE font partie de ce groupement. La reprise de Dong Khé, lancée le 2 octobre, ne peut être réalisée ...

Rien ne peut, dès lors, arrêter l'engrenage infernal qui va broyer la Colonne LEPAGE et ses 3.200 hommes mais aussi la garnison de Cao Bang et une partie du groupement de recueil.

Ni les interventions, pour l'heure encore possibles, de l'aviation, ni la vaillance insensée des légionnaires, goudiers et tirailleurs n'y pourront rien : dès les 3 et 4 octobre, l'omniprésence des unités vietminh et leur formidable puissance de feu interdisent le maintien autour de Dong Khé et sur les reliefs verrouillant, au Sud, l'accès à la R.C.4 et à That Khé via le col de Lung Phai.

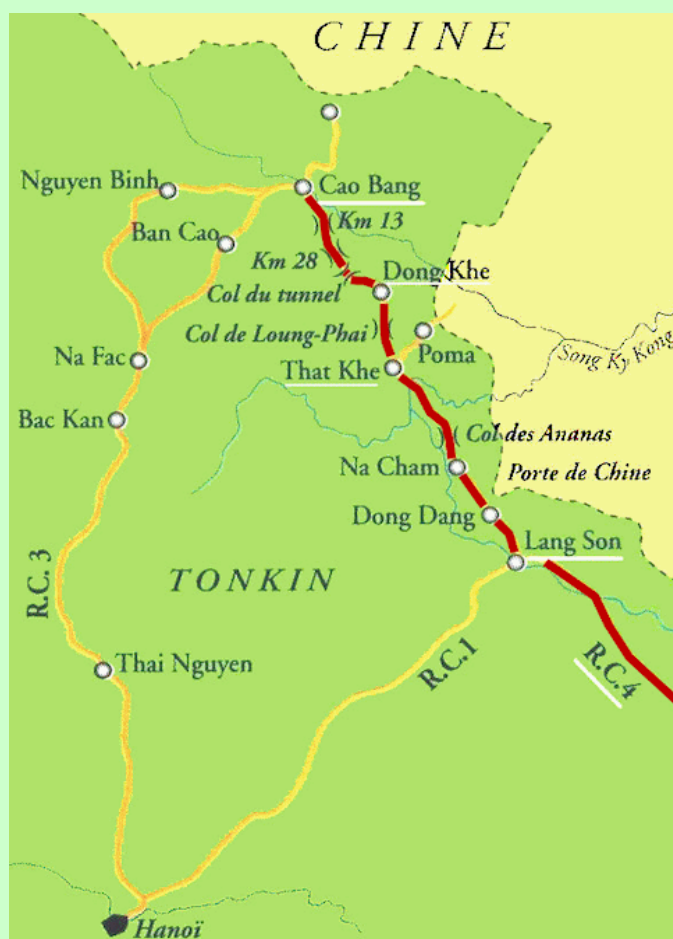
Au gré des décrochages successifs, difficiles à coordonner, la colonne, désormais fractionnée et mutilée, se replie vers l'ouest, dans l'espoir de gagner la vallée de Quang Liet que doivent emprunter les unités descendant de Cao Bang. (Tout au long de la bataille, les perturbations des liaisons radio induites par le relief pénaliseront les déplacements des bataillons, tout autant que le brancardage des blessés).

Les 5 et 6 octobre, ce sont des troupes épuisées par les combats incessants, les marches de nuit et le brancardage des blessés sur ce

terrain chaotique, sans eau ni nourriture qui, peu à peu, se regroupent dans les cuvettes de Coc Xa surplombant, à l'Est, la vallée de Quang Liet : les derniers éléments (1^{er} B.E.P. et 11^{ème} Tabor), plusieurs fois rejetés dans la jungle, n'y parviennent qu'au terme d'un long calvaire.

Les combattants, partiellement ravitaillés, se reposent quelques heures, les quatre médecins peuvent enfin conjuguer leurs efforts auprès de la centaine de blessés graves, rassemblés dans l'un des cirques. Mais voici que les troupes vietminh s'emparent de l'unique accès vers la vallée, une piste escarpée au milieu de falaises verticales interdisant tout brancardage : l'hallali est proche...

Regroupant le 3^{ème} bataillon du 3^{ème} REI, le 3^{ème} Tabor et un bataillon de partisans (soit 2.650 hommes), la garnison de Cao Bang, aux ordres du Colonel CHARTON, évacue la ville le 3 octobre au matin. Le 4 octobre en fin d'après-midi, la colonne dans laquelle se trouvent le Médecin capitaine ASQUASCIATI et le Médecin lieutenant IEHLE quitte la R.C.4 et s'engage sur la piste de Quang Liet qui, contournant Dong Khé par l'Ouest, mène plein sud à That Khé, ralentie par les 600 civils de tous âges qui y ont pris place, étirée sur plusieurs kilomètres, elle atteint, le 5 octobre, après une marche épu-



Quel qu'ait été leur rôle dans cette tragédie, vos parrains ont tous partagés, sans faillir, le sort de leur bataillon, ses souffrances et parfois son sacrifice.

Que dire de leur courage lorsqu'ils se portent, avec leurs équipiers, au secours de blessés au cœur même du combat ? Que dire de leur abnégation lorsque, malgré leur lassitude extrême, leurs plaies et leurs blessures, ils continuent d'être inlassablement, jour et nuit, la présence qui rassure, la main qui apaise, le sourire qui reconforte ? Que dire si ce n'est que leurs vertus ont été, dans la tourmente, à la hauteur des attentes de ceux auprès desquels le sort les avait placés...

« Je ne me mêle pas des combats mais les blessés m'appartiennent » a dit Pierre PEDOUSSAUT, lors du calvaire de son bataillon montant vers la funeste cuvette de Coc Xa ; ce fut, à l'évidence, leur devise à tous. Tournés avant tout vers l'homme qui souffre, combattant comme civil, ils ont ajouté à la détresse commune leur désarroi de médecins. Désarroi devant les blessés qui s'accumulent et le peu de moyens disponibles, si vite épuisés, ne laissant plus à certains que leur humanité à partager...

Désarroi encore lorsque, après l'échec de la reprise de Dong Khé et le repli du Na Keo, la RC4 est coupée vers Thaï Khé et son antenne chirurgicale, rendant impossible toute évacuation sanitaire... Désarroi toujours devant ce spectacle incroyable de blessés graves transportés non vers l'arrière mais on ne sait où, au prix d'un brancardage de fortune freinant les combattants aux abois, épuisant les porteurs, inhumain et souvent sans espoir pour les blessés, toujours dangereux. Sur un tel terrain et au gré des péripéties du combat, les bataillons n'ont parcouru que moins de 500 mètres à l'heure, le brancardage de chaque blessé nécessitant six à huit porteurs...

Désarroi enfin et surtout, lorsque les péripéties de la bataille placent nombre de vos parrains devant une alternative cruelle : rester avec les blessés désormais intransportables ou suivre leurs compagnons encore valides engagés dans un ultime combat. Ceux de Coc Xa ont tous réclamé l'honneur de partager le sort de leurs blessés, plusieurs d'entre eux l'ont fait, au prix de leur liberté ou, comme Paul ROUVIERE, de leur vie. D'autres ont dû, sur ordre, se résoudre à laisser leurs blessés au bord du chemin : Georges ARMSTRONG, au soutien d'une arrière-garde sans cesse pourchassée, fût de ceux-là :

qui peut aujourd'hui lui dire qu'il aurait dû faire autrement ?

Médecins, certes démunis et désemparés, ils n'ont cessé de l'être durant ces événements tragiques de septembre et octobre 1950 : « ex-médecins », six d'entre eux le deviennent, regroupés à la fin novembre 1950 avec d'autres officiers dans le camp itinérant n° 1.

Les voici donc parmi cette centaine de prisonniers affamés, soumis aux corvées harassantes et à l'endoctrinement, privés de soins et de médicaments, à la merci des périls infectieux si nombreux en Haute Région : 19 de leurs compagnons d'infortune, dont le Médecin lieutenant LOUP, décèdent durant la seule année 1951.

Interdits d'exercice, ils vont, malgré les vexations et les punitions, reprendre leur combat : leurs seules armes, souvent de fortune, s'appellent isolement, lavage des mains, feuillées, ébullition de l'eau, protection vestimentaire mais aussi solidarité, persévérance et force de conviction...

Médecins enfin reconnus par les autorités du camp mais aux mains presque nues, ils lutteront, jusqu'à leur libération, pour améliorer l'état nutritionnel et réduire la pénurie médicale. Contrairement aux autres camps délibérément privés de soutien médical, aucun décès n'est survenu au camp n° 1 à compter de janvier 1952 : nul doute que cette amère victoire est, en grande partie, celle de vos parrains encore captifs durant les deux ou trois années qui suivirent...

Tels furent, au cours et au décours de la tragédie de la R.C.4, les médecins des bataillons que vous honorez aujourd'hui et, à travers eux, leurs infirmiers et brancardiers.

Souvenez-vous de chacun de ces soldats de la vie et de ce pourquoi trois des leurs ont péri...

Baptême de la promotion 2002 «Médecins des Bataillons de la R.C. 4»



La tragédie de Cao-Bang

Paris Match n°83 - 21 octobre 1950



Voici la route tragique de Cao-Bang à That-Khé. Elle serpente dans un enchevêtrement de ravins désolés : trois mille français y sont tombés dans une embuscade.



Lang-Son : au-delà de cette borne, le « no man's land ».

Le général Carpentier a rédigé le communiqué le plus sombre depuis 1940.



Le général Carpentier, commandant en chef des forces françaises d'Extrême-Orient, à son P.C. de Saigon

« Le Viet Minh attaquera en octobre » avaient annoncé les augures militaires. Grâce à une supériorité numérique écrasante, l'ennemi a réussi à surprendre cruellement nos troupes en déplacement sur la fameuse route coloniale n° 4, le coupe-gorge du Tonkin. « Colonne écrasée ». Toute la tragédie des portes de Chine tient dans ces deux mots. Déjà le 16 septembre, une opération préliminaire du Viet Minh enlevait Dong-Khé, un des postes qui commandaient la route, en dépit de la résistance acharnée des légionnaires.

Deux envoyés spéciaux de Paris-Match, René Vital et Claude Paillat, ont participé aux parachutages de munitions effectués au-dessus de Dong-Khé, dans des conditions atmosphériques détestables et sous le feu de la D.C.A. Au cours de ces vols, ils ont pu prendre les photos que nous publions aujourd'hui de cette route aux quatre cents virages, déjà célèbre par de nombreux guet-apens et que la dernière embuscade, où des forces considérables se sont trouvées aux prises, vient de

rendre aussi dramatique que Roncevaux.

Pour faciliter le dispositif de notre défense, le haut commandement avait décidé l'évacuation de Cao-Bang, poste avancé sur la R.C. 4. La garnison et une partie de la population civile prenaient le départ le 3 octobre sur la route fatale en direction de That-Khé tandis que, partie de ce dernier poste, une importante colonne allait à sa rencontre pour faciliter le décrochage.

Le 5 octobre, la jonction était faite et M. Pignon croyait pouvoir annoncer que l'opération délicate avait réussi. C'est alors que le gros de la troupe allait tomber dans une embuscade de grande envergure tendue sur les hauteurs escarpées de la route. Mètre par mètre, rocher par rocher, nos soldats se sont défendus contre un adversaire dix fois supérieur en nombre.

Jusqu'à ce jour, des quelque 3.000 hommes encerclés, quelques centaines à peine ont pu rejoindre That Khé.



Notre reporter Claude Paillat, photographié par son camarade René Vital, a été exceptionnellement autorisé à porter un fusil en raison du danger

De Lang-Son à la Chine, la R.C. 4 est un long coupe-gorge.

A bord d'un Junker 52, nos reporters ont survolé la

route sur laquelle, quelques jours plus tard, les troupes de l'Union française devaient subir le coup le plus terrible de toute la guerre d'Indochine. Chargé de ravitailler les postes isolés de la zone frontière, l'avion était parti de Lang-Son, qui en est la plaque tournante. L'itinéraire qu'il a suivi est jalonné par les étapes de la marche au cours de laquelle deux colonnes françaises, aussitôt après avoir opéré leur jonction, allaient tomber dans une embuscade du Viet Minh.

Photos ci-dessous et page suivante. 1. **Le poste de That-Khé** : c'est de là qu'est partie la colonne de renfort chargée de couvrir le repli de la garnison isolée de Cao-Bang. Les taches blanches que l'on voit à droite, le long de la route, sont des parachutes qui viennent d'être lâchés. 2. **Un poste contrôlant la R.C.4** : à mi-chemin entre That-Khé et Dong-Khé. Il est entouré de palissades de bambou. C'est à proximité de ce poste que se tenait le gros de l'embuscade. 3. **Le poste de Dong-Khé** : il était tombé aux mains du Viet Minh le 16 septembre. Sa perte isole définitivement la garnison de Cao-Bang. 4. **Aux abords de Cao-Bang** : l'avion vient de larguer ses parachutes. Ils sont de couleurs différentes, rouges, jaunes, verts ou bleus, selon qu'ils sont chargés de munitions, de ravitaillement, d'armes ou de médicaments. 5. **Le poste de Cao-Bang** : c'était la dernière place de la zone frontière. Son évacuation était décidée depuis longtemps : militaires et civils. Les uns et les autres sont tombés dans le guet-apens. 6. **Ici, c'est la Chine** : la frontière passe à travers ces collines couvertes d'une inextricable brousaille. 7. **(ci-dessous) cette colonne motorisée est la dernière qui ait quitté Lang-Son vers les postes isolés du Nord.** Nos reporters l'ont croisée au retour, sur la R.C.4, près de That-Khé.





Ils étaient à Cao-Bang

Paris Match n°84 - 28 octobre 1950



**Jean-Paul Hamel, 23 ans,
caporal-chef de commando parachutiste,
engagé à 17 ans, se bat depuis 4 ans 1/2.**

**De nos envoyés spéciaux
Claude PAILLAT et René VITAL**

Sur 130 kilomètres, au milieu de la jungle et de la broussaille, la route coloniale 4 est devenue la « route de la mort ». Elle relie Cao Bang à Lang Son au travers d'un pays hostile à la France. C'est une vieille route ouverte au début du siècle par des Annamites sous la direction d'ingénieurs français. Elle fut baptisée « R.C. 4 » en 1911.

Moins large qu'une route départementale française, s'insinuant dans une végétation chaotique, luttant avec les éboulements, les chaos, la R.C.4 est devenue en quelques mois le chemin de croix du corps expéditionnaire français en Indochine. A chaque virage, à chaque pont, à chaque carrefour, pourrait se dresser une croix.

L'épopée de la R.C.4 commence le 10 octobre 1947.

Une colonne composée de plusieurs milliers de soldats relie Lang Son à Cao Bang sans incident. Les convois roulent, les premiers jours, à 50 km/h. Le quartier général s'étonne. Il s'attendait à une grande résistance.

Elle vint le 30 octobre. La première embuscade fut très meurtrière. Au pont Bascou, des forces du Viet Minh attaquèrent un convoi de ravitaillement composé d'une vingtaine de camions roulant sans protection. L'engagement dura une heure. Il fut un avertissement pour le quartier général français. Désormais des patrouilles d'ouverture précéderont les convois sur la R.C.4. Ce n'est que le 22 décembre qu'une nouvelle embuscade coûta la vie à trente tirailleurs algériens. Ils venaient de débarquer en Indochine et n'étaient pas encore habitués aux guérillas.

Le 1^{er} janvier 1948, puis le 28 février et ensuite presque chaque jour, les convois sont attaqués et subissent des pertes importantes. Mais le soir, le communiqué est toujours aussi sec : « Le convoi venant de Lang-Son est arrivé à Cao-Bang. »

Le Q.G. envoie des renforts dans la région. C'est le 7 avril 1948. Pendant plus de six mois la « route de la mort » retrouve son calme. Les « Viets » se tournent alors vers la R.C.3 qui rejoint Cao-Bang à Hanoi. De sérieux accrochages s'y produisent. 300 légionnaires y meurent.

Les attaques reprennent sur la R.C.4. L'ennemi s'est organisé. Des rafales partent maintenant des grottes en calcaire qui surplombent la route. Les convois mettent jusqu'à quinze jours pour parvenir à Cao-Bang. La route coupée en maints endroits est de plus en plus impraticable. En septembre 1949 un convoi de 50 camions est anéanti : 140 morts. La décision est prise d'abandonner définitivement la R.C.4 et de ravitailler les postes de Cao-Bang et Dong-Khé par « pont aérien ». La « Route de la mort » devient une route morte.

Jusqu'au jour où le Q.G. décide l'évacuation de Cao-Bang, Dong-Khé et That-Khé. Elle se fait par les sentiers qui bordent la R.C.4. Et c'est la tragédie, relatée par Paris-Match dans son dernier numéro (n°83, du 21 octobre 1950), voir page 6.



Sur notre carte, la partie grise représente les territoires occupés par le Viet Minh.



tagne qu'on les avait fait venir à ce poste frontière. Leurs femmes étaient venues avec eux.



Les soldats qu'on voit à l'œuvre sur cette photo sont des légionnaires. Ils commencent la construction d'un fortin en zone frontière. Ils ne devaient jamais l'achever. L'ordre d'évacuation leur parvenait quatre jours plus tard.



La R.C.4 fut le chemin de croix du corps expéditionnaire français en Indochine. Chaque poste y a un cimetière, semblable à celui-ci.



Au pont Bascou, sur la route tragique, ils sont tombés dans une embuscade. Cette image d'un blessé au bord de la R.C. 4 est l'image même de la retraite de Cao-Bang.



Halte sur la longue route du retour ; dans un camp de fortune, ces gومiers font la soupe. Demain, l'ennemi les attaquera.

Photo suivante : Dernière photo prise à Cao-Bang. Les gومiers attendent l'ordre d'évacuation. C'est parce qu'ils étaient des spécialistes de la mon-

La tragédie indochinoise, vue par les envoyés spéciaux de Paris Match (4/11/1950)



Tous les passagers de cet avion sont des Tabors marocains blessés dans les combats de Cao-Bang et Dong-Khé



Les derniers civils quittent l'aérodrome de Lang-Son.

Les étapes de la colonisation de l'Indochine française.



A.N.A.I. Association Nouvelle des Anciens et Amis de l'Indochine de la région lyonnaise Siège social Quartier Général Frère 22, avenue Leclerc – 69007 LYON		Directeur de la publication : Philippe NEYRET Directrice administrative : Monique DEPASSIO Tél : 04.78.36.94.35 Responsable de la rédaction : François ANXIONNAZ	
Cotisation annuelle	40 €	<i>règlement par chèque à l'ordre de : A.N.A.I. à adresser au secrétariat Monique DEPASSIO 8, rue Alexandre Berthier 69110 Ste Foy lès Lyon</i>	
abonnement papier couleur	20 €		
Deuxième cotisation (conjointe, conjoint)	20 €		
Cotisation veuve d'adhérent, étudiant	20 €		
Les cotisations et les dons sont déductibles à hauteur de 66% dans la limite fixée par la loi. Un justificatif destiné à l'administration fiscale est délivré chaque année.			
« L'Echo des Rizières » - Bulletin de liaison de l'A.N.A.I. Rédaction : c/o François ANXIONNAZ - 10, impasse Saint Pierre 69480 ANSE			